

de musique font entendre des sons harmonieux, les métaux sont artistement travaillés.

Ils livrent à quelques travaux manuels, que les fils du cultivateur, instruits au collège, aident leur père avec leurs frères ; qu'une bonne partie des loisirs soient employés à de saines et instructives lectures. Les facultés de l'âme, ainsi absorbées, éloigneront la tentation des choses défendues.

C'est le travail, toujours admirable dans toutes les classes de la société, qui produit la juste règle des États par les gouvernants, qui apporte le pain au journalier, l'aïe au laboureur qui arrose la terre de ses sueurs, la fortune au négociant, qui consomme même des nuits entières dans le règlement de ses affaires. Devenu tellement inhérent à notre nature que celui qui ne travaille pas meurt plus tôt, en soulageant des maux inséparables de cette vie, il donne le courage de vivre, il élève jusqu'à des sphères sublimes. Combien le repos est doux, aussi, après l'application, les fatigues, quand on a la conscience du devoir accompli. Travaillons ardemment, entr'aïdés dans une chrétienne solidarité. *Ne craignons pas les rides ou les mains calleuses.*

Plus les siècles avancent et plus le génie humain devient extraordinaire, étonnant. On dirait qu'il a emprunté quelque chose au pouvoir créateur de Dieu, son divin Maître. Fier de ses talents, avec l'aide d'un Esprit suprême, il ne se rebute pas, l'obstacle l'encourage. Il a créé des merveilles, et veut en faire briller d'autres. De quelle gloire couronnons-nous ces grands dont l'histoire redit hautement les noms, et célèbre avec enthousiasme les découvertes opérées dans les arts et les sciences ! Le roi de la création peut encore des prodiges, l'avenir le dira.

L'homme a aimé et aime le travail. Voilà pourquoi l'Exposition Universelle et grandiose de Paris a lieu en cette année mil neuf cent !

Augustin Lelièvre

LE SECRET DE L'AMOUR

C'était en février 189... Un air de fête planait dans un certain quartier de la jolie petite ville de V...

Il y avait bal ce soir-là chez Mlle X..., et la réunion était nombreuse.

Du dehors, l'on distinguait facilement les danseurs tournoyant à la clarté resplendissante des lumières.

C'était une scène admirable, féerique, où la jeunesse, en majeure partie, figurait.

Tout à coup l'on entend frapper...

Deux hommes entrèrent, et, en quelques instants, passèrent du couloir au salon.

Dans un coin retiré de la pièce, une jeune fille, tout de noir vêtue, causait avec une amie.

Son teint de blonde s'accroissait dans cet habit sombre et modeste à la fois.

Pour elle, la danse n'avait aucun attrait, car de temps en temps, ses regards se portaient furtifs, languoureux, à un point opposé, où les deux nouveaux venus étaient assis.

Georges, l'un d'eux, rencontrant soudain le regard de la jeune fille, s'enhardit au point de lui demander d'exécuter un morceau de musique.

Cette dernière accepta de bonne grâce, et se rendit, quelque peu timide, au piano.

Georges, tout près, la regardait avidement, n'osant risquer une parole, et troubler par là l'harmonie que rendait le clavier sonore sous les doigts agiles d'Hélène, que l'assistance acclamait, enthousiasmée, délectée.

Puis, elle avait terminé, non sans regret pour Georges désireux de la retenir près de lui.

Et la foule se retira lentement...

A quelques jours de là, alors qu'Hélène était sortie, Georges l'ayant rencontrée s'offrit à l'accompagner.

La jeune fille ne se fit pas prier.

Longtemps, longtemps, ils marchèrent ainsi par le froid qui sévissait et la neige qui tombait dense et drue.

Ils étaient si bien à causer de leur première entrevue, si douce, qui leur procurait le bonheur de se revoir, de dévoiler les plus intimes secrets de leur être !

Ils s'étaient compris, la première fois, sans se parler ; leur cœur battait d'un même sentiment, leur amour était le même, mais ils l'avaient tenu là, au fond de leur âme, caché ou plutôt comprimé, espérant l'heureux moment, attendu hélas ! avec tant d'anxiété, où ils pourraient se voir, se parler.

Ah ! que les jours coulèrent beaux ensuite, dans une douce intimité, avec la satisfaction flatteuse d'être aimés, d'éprouver les mêmes sentiments, de vivre un à tout jamais, malgré les petites querelles qui s'élèvent, trop souvent, comme des nuages, venant assombrir le ciel de leurs amours reprenant toutefois, peu après, sa sérénité !

Des mois, des années même s'écoulèrent pendant lesquelles Georges et Hélène, toujours fidèles, toujours confiants, goûtaient des joies et des délices que procure l'amour vrai, sincère.

C'était le bonheur rêvé sur terre, bonheur qu'on dit pourtant ne pas s'y trouver.

Puis, un jour... ô malheur !... un jour vint, sombre, triste... emportant trois années de joies, des plus belles espérances...

Les amoureux, à la suite d'une futile querelle, — comme cela arrive toujours — s'étaient séparés, l'âme brisée, le découragement au cœur.

Les choses en restèrent là plusieurs mois, lorsqu'un jour Georges, ne pouvant supporter l'isolement dans lequel il vivait, résolut de revoir Hélène, et les deux amoureux s'étaient rapprochés, reprenant leurs anciennes habitudes comme aux premiers beaux jours passés.

— Eh bien ! disais-je tout dernièrement à mon vieil ami Georges : comment vont les amours ?...

— A merveille, mon cher. Autrefois et aujourd'hui, se confondent à tel point, qu'il me semble n'y avoir eu pas d'interruption. Le secret de l'amour consiste à s'entendre et à y mettre chacun du sien, voilà tout !

Paul Ivey

CHATEAUBRIAND EN AMÉRIQUE

Sous ce titre, notre Commissaire canadien à Paris, M. Hector Fabre, publie un article dans le dernier numéro du "Paris-Canada," qui nous révèle une supercherie non banale de la part du grand écrivain. Nous en détachons un fragment qui nous a paru être d'un intérêt spécial pour nos lecteurs.

Le voyage en Amérique a été soumis par un érudit, M. Joseph Bédier, à un examen minutieux. Hélas ! qu'a-t-il découvert ? c'est que l'illustre voyageur s'aidant de Charlevoix et autres guides de ces époques, a décrit des lieux qu'il n'avait pas visités. Sa mémoire infidèle, on son attention distraite, s'est aidée des souvenirs plus précis des autres. Il avait égaré ses notes : il les a retrouvées, ou complétées, dans des auteurs plus soucieux d'exactitude que de beauté littéraire ; il a jeté sur elles le manteau de son style, et aussitôt de grises elles ont paru éclatantes. Au point que, plus vraies que nature, elles ont semblé les seules vraies. Les auteurs consultés paraissent avoir passé les yeux fermés devant les lieux que Chateaubriand a si bien peints sans les avoir jamais vus. Les grands peintres transforment et éclairent d'une lumière nouvelle les paysages entrevus ; les poètes ne sont jamais plus grands que lorsqu'ils en croient moins leurs yeux que leur âme.

Faut-il s'arrêter à ce détail ? Chateaubriand aurait fait en trente-sept jours un parcours que, même aujourd'hui, avec les trains à grande vitesse, on aurait

peine à faire en si peu de temps. Mais le poète n'a-t-il pas des ailes, et s'il s'élève jusqu'au ciel sans effort, quel obstacle pourrait l'arrêter lorsque redescendant sur la terre, il la veut parcourir en un clin d'œil ?

Donc, amnistions Chateaubriand ; soyons-lui même reconnaissants de tout ce qu'il a ajouté à ses impressions pour l'enchantement de la postérité !

Mais voici un point plus délicat et qui touche à l'histoire. Chateaubriand a-t-il vu Washington ? Lui a-t-il fait cette visite qu'il a racontée avec pompe, pour l'histoire ? Certains détails inspirent des doutes. Ainsi, la maison qu'habitait alors le fondateur de la République, selon Chateaubriand, était une petite maison toute simple, comme il convenait à un fondateur de République. En réalité, c'était une vaste maison de marbre, choisie exprès très grande et qu'on ne s'était pas préoccupé de prendre toute simple pour faire mieux ressortir la grandeur de l'homme qui allait l'habiter.

Washington et Chateaubriand ont-ils perdu grand chose à ne pas se rencontrer ? Grand homme, vrai, grand homme, Washington n'avait pas l'allure du prophète, rien en lui n'était de nature à éblouir le chantre des *Martyrs*, ami de la pose, de l'appât même en simplicité.

L'illustre voyageur a-t-il du moins vu le Niagara ? On ne sait plus qu'en penser. Dans tous les cas, il n'a pas franchi la frontière et foulé notre sol. Nous le regretterons toujours. Sur notre population fidèle à la France, il aurait laissé tomber quelques belles paroles que nous citerions en opposition à celles de Voltaire. La plus grande nature canadienne décrite par lui, d'après des auteurs plus obscurs, serait devenue aussitôt fameuse. Un rayon échappé à son imagination illuminerait encore notre horizon. Il faut à jamais déplorer que, comme pour Jérusalem, il ne se soit pas trouvé sur son passage, à ce moment de sa vie, quelque *Dulcinée*, qu'à leur tour plus tard nos poètes eussent chantée.

HECTOR FABRE

SOUVENIR D'EXCURSION

(COMPOSITION SANS A)

Le touriste peut voir se découper sur le bleu du ciel le profil d'énormes ruines qui couronnent une colline élevée, dernier échelon d'un contrefort des Cévennes du Midi.

Ces ruines furent un couvent riche et célèbre en son temps. On peut y monter, et on foule un sol où croît une herbe touffue ; plus de clôture, rien ne défend l'entrée, que les ronces qui y poussent depuis des siècles.

Les cellules vides, dont le lierre couvre les murs écroulés, servent de lieu de refuge pour les hiboux et les chouettes, dont le cri lugubre trouble seul le silence des nuits. Les cloîtres effondrés ne sont qu'un sombre fourré, fouillis de chênes, de hêtres et de troncs dénudés.

L'église détruite est devenue une solitude désolée, nulle prière n'y retentit plus depuis longtemps, et, seules, quelques tombes de religieux qu'on y voit encore témoignent d'une vie qui n'est plus.

En présence de ces ruines encore debout et que les siècles réduiront un jour en poussière, l'homme peut méditer sur le rien de toutes choses, et sur le peu de lui-même.

Qu'un peu de temps seulement s'écoule ; et de lui, que reste-t-il ? un fugitif souvenir peut-être, et bientôt l'oubli.

Dieu seul est l'Eternel.

L. EGGALED.

Je n'ai jamais cru, pour mon compte, qu'un jour fut une simple tribune d'où l'on pérorait, mais un champ de bataille où l'on manœuvre et dont on se sert pour augmenter les chances de victoire de la cause que l'on défend. Un journal n'est pas une harpe entre les mains d'un artiste, c'est un instrument entre les mains d'un homme d'action. C'est un clairon qui sonne le ralliement, qui montre un but et harcèle les courageux. — ABBÉ DABRY.